



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 20, No. 2 (Mar., 1920 - Mar., 1921), pp. 142-156

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526606>

Accessed: 18/02/2011 04:54

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

BULLETIN CRITIQUE.



羅振玉 Lo Tchen-yu, 古鏡圖錄 *Kou king t'ou lou*
[« Album illustré d'anciens miroirs métalliques »]; 1916,
1 album in-folio de 1 + 3 + 17 + 34 + 23 + 1 ff.;
3 chapitres.

富岡謙藏 TOMIOKA Kenzō, 古鏡の研究 *Kokei*
no kenkyū [« Recherches sur les anciens miroirs métalli-
ques »]; Kyōto, 1920, in-8°, 2 pl. + 8 + 4 + 3 + 416
+ 17 pages + 95 pl. + 1 f. d'errata; en vente à la
librairie Maruzen, 8 yen.

Les anciens miroirs de bronze ont attiré depuis longtemps l'attention des savants européens, et on en trouve de nombreux spécimens dans nos musées. Rien qu'à Paris, il y en a des séries, en général de type courant, au Louvre, au Musée Guimet et au Musée Cernuschi. L'ouverture de tombeaux anciens nécessitée par les travaux des chemins de fer a d'ailleurs jeté sur le marché, depuis quinze ans, un très grand nombre de ces miroirs. D'abondantes reproductions se trouvaient en outre dans les recueils archéologiques chinois bien connus: *Po kou t'ou lou*, *Si ts'ing kou kien*, *Si ts'ing siu kien*, *Ning cheou kien kou*, *Kin che so*. Toutefois la plupart des notices consacrées aux miroirs anciens par les savants d'Europe concernent le problème des miroirs dits « magiques », c'est-à-dire de ceux qui doivent à l'emploi de deux alliages et au polissage la curieuse propriété de refléter par leur face polie les

contours des reliefs existant sur l'autre face ¹⁾). M. Hirth est à peu près le seul savant d'Europe qui se soit occupé des miroirs au point de vue de leur histoire et de leur ornementation ²⁾). Des données plus ou moins fragmentaires, remontant en partie aux travaux de M. Hirth, ont passé dans les divers manuels concernant l'art chinois ³⁾). Mais toute la question est à reprendre à la lumière des riches matériaux qui nous sont fournis par MM. Lo Tchen-yu et Tomioka Kenzō.

L'un des sujets qui ont le plus attiré l'attention de M. Hirth dans ses recherches sur les miroirs chinois est la présence, sur toute une série de miroirs que le *Po kou t'ou lou* et les recueils impériaux du XVIII^e siècle attribuent aux Han, d'animaux marins et de grappes de raisin. Le raisin a été traditionnellement rapporté en Chine de Bactriane par Tchang K'ien dans la seconde moitié du II^e siècle avant notre ère, et porte d'ailleurs un nom, *p'ou-t'ao*, qui n'est pas chinois, et où M. Hirth, à la suite de Kingsmill ⁴⁾, croyait retrouver le grec *βότρυς*. M. Hirth émet en outre, sous toutes réserves, l'hypothèse que le nom de l'animal marin, 海馬

1) Voir la bibliographie de cette question aux p. 211—212 de l'article de Hirth, *Chinese metallic mirrors*, dont il est question à la note suivante, et ses notes sur les miroirs magiques aux pages 243—247 du même article. M. Hirth (p. 244) y dit n'avoir pu identifier 吾子行 Wou Tseu-hing, à qui est attribuée la première explication du phénomène des « miroirs magiques ». En réalité, c'est là l'appellation littéraire de 吾邱衍 Wou-k'ieou Yen, mort en 1311 à l'âge d'environ 40 ans, et qui a laissé plusieurs ouvrages dont un petit traité archéologique intitulé 學古編 *Hio kou pien* (cf. Wylie, *Notes on Chinese literature*¹, 34, 112; *B.E.F.E.-O.*, II, 136; IX, 221). La collection des poésies de Wou-k'ieou Yen est maintenant accessible dans le *Wou lin wang tchō yi tchou ts'ien pien*.

2) *Ueber fremde Einflüsse in der chinesischen Kunst*, Munich et Leipzig, 1896, in-8°, xviii + 83 pages, ill.; *Chinese Metallic Mirrors*, dans *Boas Memorial Volume*, New-York, 1906, in-8°, p. 208—256, ill. (le tirage à part comporte en outre une table et un index).

3) Cf. Bushell, *L'art chinois* [trad. franç. de 1910], p. 109—113; O. Münsterberg, *Chinesische Kunstgeschichte*, I, 52—56; II, 159—163.

4) En réalité, cette hypothèse avait déjà été formulée en 1837 par Ritter (cf. F. W. K. Müller, *Toxri und Kuisan (Kūšan)*, dans *Sitz. der k. preuss. Ak. der Wiss.*, 1918, p. 572).

hai-ma, «cheval marin», résultait d'une sorte de jeu de mots évoquant le nom de la plante sacrée iranienne *haoma*, le *soma* de l'Inde. En tout cas, ces miroirs révélaient selon lui d'une manière saisissante une influence gréco-bactrienne sur l'art chinois aux alentours du début de notre ère¹). L'équivalence de *hai-ma* et *haoma*, bien peu vraisemblable, n'a généralement pas rencontré grande faveur²), et on a proposé en outre de reconnaître dans ces miroirs une influence scythique ou «mittelasiatisch» plutôt que spécifiquement gréco-bactrienne³). Par contre, l'équivalence *p'ou-t'ao* = *βότρυς* est passée dans l'usage courant, et les manuels de Bushell et de Münsterberg consacrent l'opinion que les miroirs aux raisins rendent témoignage d'une influence occidentale qui s'est exercée en Chine sous les Han.

En réalité, il n'y a pas grand' chose à retenir de toutes ces hypothèses.

D'abord l'équivalence *p'ou-t'ao* = *βότρυς*, malgré le crédit qu'elle a rencontré, n'est guère satisfaisante. Le vrai nom de la vigne est plutôt *σταφυλή* que *βότρυς*, qui signifie au propre une «grappe» de raisin. En outre, Tchang K'ien a rencontré en Bactriane non pas des Grecs, mais des Iraniens qui avaient subi certaines influences helléniques; il serait bien invraisemblable que ces Iraniens, chez qui la vigne était une culture ancienne, l'eussent appelée d'un nom grec, qui, comme l'a fait remarquer Ed. Huber, aurait dû alors laisser quelque trace en iranien ou en araméen. D'autre part, le mot *p'ou-t'ao*, sous ses diverses orthographes 蒲陶 *p'ou-t'ao*, 葡萄 *p'ou-t'ao*, etc., comporte toujours au début de la deuxième syllabe une ancienne sonore *dh* (*d*), à laquelle le *τ* de *βότρυς* ne répond pas⁴). Les

1) *Fremde Einflüsse*, p. 28—29.

2) Cf. Chavannes, dans *J. A.*, 1896, II, 534—535.

3) Münsterberg, *Chines. Kunstgesch.*, I, 56.

4) La plus ancienne orthographe est 蒲陶 *p'ou-t'ao*, avec deux anciennes sonores;

vraisemblances me paraissent donc être, pour *p'ou-t'ao*, en faveur de l'étymologie proposée naguère par Ed. Huber mais qui a passé inaperçue, à savoir une forme apparentée au sanscrit *mṛdu*, attesté au sens de raisin dans le *vinaya* des Sarvāstivādin¹).

Mais surtout, il apparaît aujourd'hui que le *Po kou t'ou lou* et les recueils du XVIII^e siècle se sont trompés en datant des Han les miroirs «aux raisins». Déjà, paraît-il, l'historien et archéologue 錢坫 Ts'ien Tchan, dans son 鏡銘集錄 *King ming tsi lou* ou *Recueil des inscriptions [gravées] sur les miroirs métalliques*²), s'appuyant surtout sur le texte même des inscriptions gravées sur les miroirs, avait conclu que les miroirs «aux raisins» dataient non des Han, mais des T'ang. Les recherches de M. Lo Tchen-yu, de

elle se rencontre déjà dans le 上林賦 *Chang lin fou* de Sseu-ma Siang-jou; or Sseu-ma Siang-jou a dû mourir en 117 av. J.-C.; on voit que le morceau est sensiblement contemporain de Tchang K'ien, qui a dû revenir de Bactriane en 126 av. J.-C. J'avoue d'ailleurs que les conditions du retour de Tchang K'ien ne me paraissent pas favorables au transport de graines ou de plants. Il serait bien important à ce point de vue de déterminer la date exacte de la composition du *Chang lin fou*, ce qui ne paraît pas impossible. Je signalerai en passant que le *Chang lin fou* fournit aussi un exemple du nom chinois du corail, *chan-hou*, plus ancien que tous ceux relevés jusqu'ici.

1) *B.E.F.E.-O.*, XIV, 1, 13. Cf. aussi Laufer, *Sino-Iranica*, p. 225—226.

2) Ts'ien Tchan (*tseu* 獻之 Hien-tche, *hao* 十蘭 Che-lan) vécut de 1744 à 1806; c'est lui qui est faussement appelé 錢坫 Ts'ien Tien dans Giles, *Biogr. Dict.*, n° 367, avec une indication erronée de 1744 pour sa réception au grade de bachelier. Il était le fils du frère aîné du célèbre érudit Ts'ien Ta-hin. Quatre œuvres de Ts'ien Tchan sur les classiques ont été éditées sous le titre de 錢氏四種 *Ts'ien che sseu tchong* (cf. ch. 1 du *Houei k'o chou mou*). Une liste partielle des œuvres de Ts'ien Tchan est donnée au ch. 24 du *Li tai ming jen tche tou siao tchouan*. Il a laissé un recueil archéologique intitulé 十六長樂堂古器款識 *Che lieou tch'ang lo t'ang kou k'i k'ouan tche*, et c'est à la suite de ce recueil qu'est publié le *King ming tsi lou* ou plus complètement 浣花拜石軒鏡銘集錄 *Houan houa pai che huan king ming tsi lou*, en 2 chap. Je ne sais quand l'édition a été faite; en 1870, le *Chou mou ta wen* donnait encore le *King ming tsi lou* comme inédit. En 1916, un exemplaire du *Che lieou tch'ang lo t'ang kou k'i k'ouan tche* et du *King ming tsi lou*, comprenant 2 *pen* en tout, était en vente au Bunkiyudō pour 35 *yen*; nous n'avons pas l'ouvrage à Paris, et je ne l'ai jamais vu. On trouvera en outre le texte de sept inscriptions de miroirs des Han et de trois inscriptions de miroirs des T'ang au ch. 14 du *Siu kou wen yuan* de Souen Sing-yen (éd. du *P'ing tsin kouan ts'ong chou*).

M. 喜田 負吉 Kita Sadakichi et de M. Tomioka (p. 36, 269—270) semblent bien confirmer ces conclusions. On connaît aujourd'hui un assez grand nombre de miroirs datés allant du I^{er} au VI^e siècle; aucun n'est un miroir «aux raisins». M. Tomioka admet toutefois que ces miroirs «aux raisins» commencent peut-être un peu plus tôt que ne pensait Ts'ien Tchan, et date leur apparition non pas du VII^e siècle, mais de la fin des «six dynasties», c'est-à-dire du VI^e siècle. L'influence «gréco-bactrienne» ou «mittelasiatisch» du temps des Han ne peut donc être pour rien dans leur décoration.

L'album de M. Lo Tchen-yu donne, aux dimensions originales, un choix de 159 miroirs; les planches sont excellentes; malheureusement elles reproduisent presque toujours des estampages dont l'exécution parfaite rend fort bien les miroirs dont la décoration est toute en méplats, mais ne donne qu'une idée insuffisante de ceux qui sont traités en reliefs arrondis.

Le premier chapitre de M. Lo reproduit des miroirs datés; j'y reviendrai tout à l'heure. Quant aux chapitres 2 et 3, ils sont consacrés à des miroirs de toutes époques, depuis les Han jusqu'aux Yuan et peut-être jusqu'aux Ming. L'un d'eux, reproduit d'après l'exemplaire de la célèbre collection 陳 Tch'en de 濰縣 Wei-hien, est ce même miroir dit de 榮啓奇 Jong K'i-k'i, dont le Suédois F. R. Martin avait recueilli en Sibérie un exemplaire fragmentaire muni d'une inscription runique et dont Devéria avait retrouvé dans le *Kin che so* un dessin fait d'après deux autres exemplaires¹⁾; il

1) Cf. B. Laufer, *Confucius and his portraits* (extrait de *The Open Court*, mars et avril 1912), p. 10—14. Comme M. Laufer, je n'ai retrouvé l'anecdote visée que dans *Lie tseu*, mais le nom y est écrit 榮啓期 Jong K'i-k'i (c'est à tort que la traduction du P. Wieger, *Canon taoïste*, II, 75, supprime le troisième caractère du nom). Les auteurs du *Kin che so* disent à propos de cette différence d'orthographe que 古字通用 «dans l'antiquité les caractères se sont employés l'un pour l'autre»; mais c'est là, semble-t-il, une hypothèse toute gratuite; je ne connais aucun cas ancien où 奇 k'i et 期 k'i soient interchangeables. J'entrevois une explication possible. Ce miroir est certainement des

dut en être fondu beaucoup d'exemplaires sous les T'ang, car M. Tomioka le publie également (pl. 58) d'après l'exemplaire du 寶鏡齋 Pao-king-tchai (Hōkeisai) ¹). A la fin du 3^e chapitre de M. Lo Tchen-yu se trouvent plusieurs miroirs avec inscriptions en caractères étrangers. L'un est en brahmī; c'est un miroir lamaïque qui n'est pas antérieur aux Mongols, et d'un type dont j'ai vu pas

T'ang. Or l'empereur Hiuan-tsong avait pour nom personnel 龍基 Long-ki, et le second caractère fut frappé de tabou à son avènement en 712. Il suffirait que le miroir eût été créé postérieurement à cette date pour qu'on s'expliquât le remplacement de 期 *k'i*, où entrait le même élément constitutif que dans 基 *ki*, par l'homophone 奇 *k'i*. J'incline moins que M. Laufer à admettre que ce miroir s'inspire d'un modèle plus ancien et qui pourrait remonter jusqu'aux Han; on ne connaît jusqu'ici aucun miroir de ce motif ou de ce style qui soit antérieur aux T'ang, et M. Tomioka reproduit sur la même planche un autre miroir des T'ang, représentant le cannellier et le lièvre lunaires, qui est tout à fait de même style que le miroir de Jong K'i-k'i.

1) La collection du Pao-king-tchai est la plus riche à laquelle M. Tomioka emprunte ses illustrations, et il résulte clairement de certains passages de l'ouvrage que c'était là le nom qu'il avait donné à sa propre collection. D'ailleurs l'ouvrage donne comme faisant partie du Pao-king-tchai plusieurs miroirs que M. Lo Tchen-yu indiquait comme étant dans la collection de M. Tomioka. En fait, beaucoup des plus remarquables miroirs chinois anciens ont passé, au cours des dernières années, des collections chinoises dans les collections japonaises et M. Tomioka avait acquis dès avant 1916 plusieurs des meilleurs miroirs de la collection Tch'en de Wei-hien. Dans le cas présent, la comparaison de la planche de M. Lo Tchen-yu et de celle de M. Tomioka montre toutefois que, pour le miroir de Jong K'i-k'i, il s'agit d'exemplaires différents. Il est d'ailleurs évident qu'il y a eu divers états de ce miroir. Le dessin du *Kin che so* n'est pas d'une fidélité à toute épreuve, mais on remarquera que le bâton de Confucius paraît bien se terminer par une tête de dragon dans l'exemplaire publié par M. Tomioka comme dans l'exemplaire trouvé en Sibérie, mais non dans celui reproduit par M. Lo Tchen-yu. D'autre part, ce dernier exemplaire paraît le plus net de tous, et il est regrettable que nous ne le connaissions pas par une photographie directe, mais seulement par un estampage. La rédaction de l'inscription du miroir est assez bizarre. On a une ligne à gauche portant 孔夫子, puis une ligne centrale portant 問曰答, puis une ligne de droite portant 榮啓奇. M. Tomioka (p. 272) lit l'inscription entière d'affilée en commençant par la ligne de gauche. Le *Kin che so* se borne à dire que la ligne du centre est 古拙 *kou-tcho*, « d'une simplicité archaïque ». L'inscription, qu'on la prenne par la droite ou par la gauche, n'en est pas moins grammaticalement inexplicable. Je pense que l'auteur a voulu avoir le nom de Confucius à gauche et celui de Jong K'i-k'i à droite pour répondre à la place même des personnages sur le miroir, et qu'il faut lire comme si on avait: 孔夫子問曰。榮啓奇答 [曰].

mal d'exemplaires en Chine; je crois bien qu'on en fait encore ¹). Un autre est en *si-hia*. Un troisième porte quatre grands caractères que M. Lo Tchen-yu qualifie de *k'i-tan*; si cette épithète, dont je n'ose actuellement me porter garant, était juste, nous aurions là pour la première fois quelques caractères *k'i-tan* à ajouter aux cinq caractères reproduits dans le *Chou che houei yao*. Un dernier miroir enfin contient 28 ou 29 caractères *joutchen* du type des «grands» caractères *joutchen* de l'inscription de Sa-li-kau; M. Lo Tchen-yu n'indique pas la provenance de ce miroir; il se trouve en réalité au musée de Séoul dont le directeur m'en a envoyé naguère un estampage.

L'album du M. Lo Tchen-yu ne comprend que des fac-similés, sans déchiffrement ni commentaire. L'œuvre de M. Tomioka est d'un tout autre caractère. M. Tomioka Kenzō, de son appellation littéraire 桃華 Tōkwa, est mort en 1919 à l'âge de 46 ans, après avoir consacré une vie malheureusement brève à l'étude de la littérature et de la civilisation chinoises ²) et s'être spécialisé, dans ses dernières années, dans la question des anciens miroirs métalliques. Sur ce sujet, il avait publié de 1916 à 1919 une série d'articles dans les revues *Geibun*, 史林 *Shirin*, *Kokka*, 考古學雜誌 *Kōkōgaku zasshi*, 新京都 *Shin-Kyōto*; la plupart sont restés ignorés des savants européens. Le fils de M. Tomioka et un de ses disciples, M. 梅原末治 Umehara Sueji, ont réuni ces articles, les ont complétés, y ont joint plusieurs autres travaux restés en

1) Un exemplaire de ce même miroir est reproduit dans Bushell, *L'Art chinois* (trad. franç.), fig. 61.

2) M. Tomioka avait acquis des documents chinois importants. Il possédait les ch. 29 et 30 d'un manuscrit des T'ang de la collection littéraire de 王勃 Wang Po (648—676?), intitulée 王子安集 *Wang tseu ngan tsi*, ainsi qu'un manuscrit nestorien fragmentaire provenant de Touen-houang, le 一神論 *Yi chen louen*. Le premier de ces manuscrits est absolument inédit. Sur le second, on n'a jusqu'ici qu'une note préliminaire publiée par M. Haneda dans le *Geibun* de 1918, n° 1, p. 141—144 (c'est par un lapsus que, dans le *J. A.*, avril-juin 1920, p. 261, j'ai écrit Fukuoka au lieu de Tomioka).

manuscrit, et c'est à ces soins pieux que le présent volume doit son apparition. M. Tomioka, qui connaissait personnellement M. Lo Tchen-yu, cite à maintes reprises le *Kou king t'ou lou*.

Les mémoires que le volume renferme sont les suivants:

1^o *Origine des miroirs métalliques* (p. 1—8). Avait paru dans le *Geibun* de 1918.

2^o *Les anciens miroirs chinois exhumés au Japon* (p. 9—38). Avait paru dans le *Shirin* de 1916.

3^o *Notice illustrée sur les anciens miroirs chinois* (p. 39—107). Avait paru dans la *Kokka* de 1917.

4^o *A propos des anciens miroirs datés depuis les Han jusqu'à la fin des Six dynasties* (p. 108—147). Avait paru dans le *Kōkogaku zasshi* de 1917.

5^o *A propos d'un miroir du temps de Wang Mang et d'anciens miroirs à nien-hao des Han postérieurs* (p. 148—168). Avait paru dans le *Kōkogaku zasshi* de 1917.

6^o *A propos d'anciens miroirs chinois datés* (p. 169—174). Travail inachevé, publié dans le *Kōkogaku zasshi* de 1919.

7^o *A propos de l'âge d'anciens miroirs trouvés dans la partie Nord de Kyūshū en même temps que des épées de bronze, des fers de lance en bronze et des poteries yayoishiki* (p. 175—207). Avait paru dans le *Kōkogaku zasshi* de 1918.

8^o *Examen des miroirs à sujets vivants* (p. 208—225). Travail inachevé; inédit.

9^o *Examen des miroirs à décor de 蟠虫 (p'an-tch'e (« dragons sans corne enroulés »))* (p. 226—236). Travail inachevé; inédit.

10^o *A propos des anciens miroirs exhumés dans la partie Nord de Kyūshū* (p. 237—255). Travail inachevé; inédit.

11^o *Propos sur les anciens miroirs* (p. 256—276). Avait paru dans le *Shin-Kyōto* de 1918.

12° *Addenda à la « Notice illustrée sur les anciens miroirs chinois »* (p. 277—292). Brouillon.

13° *Encore à propos des anciens miroirs chinois exhumés au Japon* (p. 293—342). Brouillon.

14° *A propos des anciens miroirs imités au Japon* (p. 343—415). Brouillon.

15° *Appendice. A propos des « Recherches sur les anciens miroirs » du maître Tomioka*, par M. Umehara Sueji.

Cette simple table du *Kokei no kenkyū* montre qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage didactique général sur les anciens miroirs, et on a parfois l'impression que M. Tomioka, s'il avait vécu, aurait remanié ces articles pour éviter certains doubles emplois. Mais tel quel, cet ensemble de travaux sur les miroirs depuis les Han jusqu'aux T'ang est singulièrement instructif. Un grand effort est fait pour classer chronologiquement les types de miroirs en partant d'un côté de ceux qui sont datés, de l'autre des fouilles faites au Japon et en Corée dans des conditions de contrôle satisfaisantes. Il est évident que c'est là la bonne voie; en Indochine également on a exhumé des miroirs intéressants¹⁾, et un jour viendra sans doute où on pourra faire des recherches systématiques fructueuses aux confins de la Mongolie.

Dans le premier des articles ainsi réunis en volume, et qui est consacré à l'origine des miroirs métalliques (p. 1—8), M. Tomioka

1) Cf. les pl. 1 et 8 de *B.E.F.E.-O.*, XVII, 1 (le grand miroir de la pl. 8, très voisin comme type des pl. 38 et 40 de M. Tomioka, paraît être des IV^e—V^e siècles). Il y a en outre à l'École française d'Extrême-Orient, depuis plus de quinze ans, une portion d'un superbe petit miroir à vernis noir (*hei-ts'z'i*), provenant lui aussi d'un ancien tombeau tonkinois. Le dernier numéro de 1919 du *B.E.F.E.-O.* (XIX, v, 101—102 et pl. 6) reproduit un miroir fort intéressant trouvé en Annam, qui n'est pas sans analogie avec le miroir de 10 A.D. dont il sera question plus loin, et surtout avec le miroir reproduit par M. Lo Tchen-yu, ch. 甲, f° 10 v°. On remarquera que l'inscription, généralement de quatre vers, est réduite sur le miroir trouvé en Annam à deux vers, plus une exclamation finale. L'inscription spécifie que le miroir a été fabriqué par l'administration des 尙方 *chang-fang*, c'est-à-dire, théoriquement au moins, par l'administration métropolitaine chargée de la fabrication des objets impériaux sous les Han.

étudie les textes de l'ancienne littérature chinoise où il est question des miroirs métalliques. On sait que l'antiquité chinoise nomme surtout les miroirs à propos du « feu pur » à tirer du soleil et de l'« eau pure » à tirer de la lune. Plusieurs travaux européens ont déjà utilisé une partie de ces textes, mais en s'ignorant généralement les uns les autres¹⁾, et la moisson même de M. Tomioka, indépendante de celle des savants occidentaux, pourrait être elle-même facilement enrichie. Tous ces textes seront à reprendre en un travail d'ensemble, en y joignant aussi plusieurs passages parallèles du *Louen heng*²⁾, et en tenant compte, dès l'apparition du bouddhisme, des notions analogues apportées de l'Inde³⁾; d'autre part, il faudrait bien tirer au clair les textes qui parlent de « miroirs de jade », de « miroirs de fer ». C'est une étude considérable que je ne puis entreprendre ici. Je rappellerai seulement que le miroir pour tirer le feu du soleil est rond, mais que celui destiné à recueillir l'eau de la lune devait être en principe carré⁴⁾; il est donc possible que

1) Püzmaier, *Die Anwendung und die Zufälligkeiten des Feuers im alten China* (*Sitz. d. phil.-hist. Cl. de l'Acad. de Vienne*, t. LXV, p. 767—812); Hirth, *Chinesse Metallic Mirrors*, p. 212—234; Chavannes, *Le T'ai chan*, p. 187—191; M. W. de Visser, *Fire and ignes fatui in China and Japan* (extr. des *Mitteil. des Sem. f. Or. Spr.*).

2) Cf. Forke, *Lun-Héng*, I, 378; II, 132, 351, 412, 496—498. Mais c'est sûrement à tort que M. Forke a vu dans 陽燧 *yang-souei* un « burning-glass »; il s'agit de miroirs métalliques légèrement concaves. Les textes plus tardifs relatifs à l'emploi d'une lentille faite d'un morceau de glace (eau gelée) n'ont pas été étudiés systématiquement. Quant aux lentilles de cristal et de verre, qu'on ignorait au temps du *Louen heng*, elles ont été l'objet d'un fort bon travail de B. Laufer, *Optical Lenses*, dans *T'oung Pao*, 1915, 171—228 (la traduction de *yang-souei* par « burning-glass » y est réfutée p. 179—183).

3) Les anciens textes chinois appellent *yang-souei* le miroir avec lequel on tire le feu du soleil et 鑑諸 *kien-tchou* ou 方諸 *fang-tchou* celui dans lequel on recueille l'eau de la lune. Or ces termes ont été employés par les traducteurs des écritures bouddhiques, en particulier dans la version chinoise du *Śūraṅgamasūtra* (cf. Beal, *A Catena of Buddhist Scriptures*, p. 335, où le terme traduit par « burning glass (or mirror) » est *yang-souei*, et p. 337, où le « moon-speculum » rend *fang-tchou* du texte chinois). Cf. encore Chavannes, *Cinq cents contes*, I, 210, où l'explication de *yang-souei* par lentille de cristal est à rejeter, au moins en ce qui concerne la Chine.

4) Cf. de Visser, *Fire and ignes fatui*, p. 20; Chavannes, *Le T'ai chan*, p. 190; bien qu'on en ait proposé d'autres explications, je pense que, dans *fang-tchou*, le mot *fang* a

les rares miroirs métalliques carrés qu'on trouve en Chine dérivent à l'origine du miroir lunaire.

Il est en outre une indication portée parfois sur les miroirs et dont les vieilles idées cosmogoniques des Chinois rendent compte. Le métal est l'élément de l'Occident, mais il fond par le feu, et le feu est l'élément du Sud. A ce titre, ce sont les caractères cycliques du Sud, soit *ping* et *ting* dans la série des «troucs» (*kan*) et *sseu-wou* dans la série des «branches» (*tche*)¹⁾, qui sont les jours favorables à la fonte des miroirs, et l'opération, autant que possible, sera faite à l'heure *wou*, c'est-à-dire à midi. Quant à la saison, les alentours du solstice d'été sont naturellement le plus propices, et c'est pourquoi un certain nombre de miroirs, avec ou sans indication de *nien-hao* ou d'année, portent qu'ils ont été fondus le jour *ping-wou* du 5^e mois; l'indication est conforme aux traditions recueillies dans le *Louen heng*²⁾. Cette même indication se retrouve parfois sur les anciennes agrafes de ceinture³⁾. J'en ai actuellement sous les yeux une qui appartient à M. P. Mallon et qui porte en incrustation d'or l'inscription suivante: 五月十五日丙午所造鉤宜子孫曾 (= 增) 祖益杜 (= 社) «Agrafe fabriquée

précisément son sens usuel de «carré». Le texte traduit par Chavannes est très intéressant; mais je ne crois pas juste de traduire 金錫 *kin-si* par «or et étain» dans le texte du *Tcheou li*; il doit s'agir de «cuivre et étain», le «cuivre» étant ici appelé simplement le «métal» par excellence.

1) Cf. de Visser, *loc. laud.*, p. 20.

2) Une théorie analogue se trouve au ch. 13 du *Seou chen ki*, mais l'exposé le plus ancien est dans le *Louen heng* (trad. Forke, I, 378). La traduction de M. Forke est assez inexacte. Le début du texte signifie: «Avec un [miroir] *yang-souei* on prend du ciel le feu. [Voici comment:] Le jour *ping-wou* du 5^e mois, au milieu du jour, on liquéfie cinq minéraux et on en fond un objet, qui est rendu brillant par le frottement. On le tient en l'air dans la direction du soleil, et alors le feu arrive. C'est là la manière correcte de prendre le feu.»

3) Pour ces mentions du jour *ping-wou* sur les anciens miroirs et sur les agrafes de ceinture du temps des Han, cf. l'intéressant passage du ch. 8 du 札樸 *Tcha p'ou* de 桂馥 *Kouei Fou* reproduit dans l'ouvrage de M. Tomioka, p. 126—127.

le 15^e jour *ping-wou* du 5^e mois; puissent grâce à elle fils et petit-fils prolonger les [sacrifices] ancestraux et faire durer les [sacrifices au] dieu du sol!»

Le plus ancien miroir daté connu jusqu'ici est un miroir de la 2^e année *che-kien-kouo* de l'usurpateur Wang Mang, c'est-à-dire de 10 A.D. Il était déjà signalé et déchiffré au 2^e chapitre de l'appendice du **宋元舊本書經眼錄** *Song yuan kieou pen chou king yen lou* de **莫友芝** Mo Yeou-tche (1811—1871), et, après avoir appartenu à **周星詒** Tcheou Sing-yi de **祥符** Siang-fou, qui l'avait acquis à Fou-tcheou, il est aujourd'hui la propriété de M. **冒** Mao à **如臯** Jou-kao dans le Kiang-sou. L'inscription est en bon état, mais écrite avec des formes archaïques dont certaines n'ont pas encore été identifiées d'une manière satisfaisante. Le décor comporte un homme (?) et des animaux très stylisés¹).

J'ai dit que le premier chapitre de l'ouvrage de M. Lo était consacré aux miroirs portant une date de fabrication; M. Tomioka a ajouté quelques numéros à cette liste (p. 137—138), mais s'arrête à la fin du V^e siècle. Les miroirs datés connus jusqu'ici sont des dates suivantes: 10 A.D. (cf. ci-dessus); 105 (connu de Ts'ien Tchan; un exemplaire naguère dans la collection de Touan-fang; un exemplaire dans la collection Tch'en de Wei-hien); 167 (collection Tomioka); 174 (chez M. Ts'ien de Siang-yang; mentionné dans le *K'i kou che ki kin wen chou* de Lieou Sin-yuan); 184—189 (période *tchong-p'ing*, mais chiffre d'année illisible; publié par M. Lo Tchen-yu); 196 (chez M. Siu Nai-tch'ang); 205 (5 miroirs); 209 (chez M. Naitō Torajirō); 219 (3 miroirs); 227 (2 miroirs)²); 229 (coll. Tomioka);

1) Sur ce miroir, cf. l'ouvrage de M. Tomioka, pp. 41, 111, 151—154 (où il reproduit une notice importante de **孫詒讓** Souen Yi-jang) et pl. 27, ainsi que l'album de M. Lo Tchen-yu, ch. 上, f^o 7 r^o.

2) Le tableau de M. Tomioka (p. 138) indique la 8^e année *houang-wou* et l'équivalence 229. Mais le miroir est du 9^e mois et, dès le 4^e mois de la 8^e année *houang-wou*, le *nien-hao* avait été changé en *houang-long*. Il semble bien qu'il faille lire en réalité 6^e an-

238 (2 miroirs); 246 (estamp. chez M. Tomioka); 253 (2 miroirs, dont un chez M. Siu Nai-tch'ang); 256 (2 miroirs, dont 1 à la Faculté des Lettres de Tôkyô, l'autre dans coll. Tch'en de Wei-hien); 258 (anc. coll. Touan-fang); 259 (reproduit par M. Lo); 273 (coll. Tomioka et album de M. Lo); 280 (album de M. Lo); 281 (2 miroirs, dont un dans coll. Tch'en de Wei-hien); 291 (reproduit par le *Kin che so*); 337 (coll. du baron Koga); 412 (album de M. Lo); 498 (coll. Tomioka); 1052 (album de M. Lo); 1093 (*ibid.*); 1172 (*ibid.*); 1198 (*ibid.*; 2 miroirs)¹); 1199 (*ibid.*); 1389 (*ibid.*).

Aucune conclusion formelle ne se peut tirer de ces dates, pour lesquelles le hasard des trouvailles joue naturellement un grand rôle. On est cependant tenté d'admettre qu'il y ait eu des époques, comme le III^e siècle, où la datation des miroirs était assez usuelle, au lieu qu'on ne connaît jusqu'ici aucun exemple d'un miroir daté pendant les trois siècles que dure la dynastie des T'ang. Ce silence ne peut être entièrement fortuit.

Il ne saurait s'agir ici de suivre en détail l'étude que fait M. Tomioka des divers motifs qui figurent sur les miroirs. Les questions y sont traitées sous l'aspect du style des motifs, de la rédaction des inscriptions, du caractère de la calligraphie. M. Tomioka ne donne que très peu d'indications sur la composition chimique des miroirs²). Il y a enfin une question intéressante sur laquelle je

née *houang-wou* (227), comme l'avait fait M. Lo et comme M. Tomioka l'a fait dans des articles subséquents (cf. à ce sujet p. 62—63, 116, 170—171 et la pl. 32).

1) Ces deux exemplaires sont reproduits au f^o 17 r^o du 1^{er} ch. de M. Lo Tchen-yu; j'ai rapporté de Si-ngan-fou un troisième exemplaire que j'ai donné au Musée Guimet.

2) La composition théorique indiquée pour les miroirs par le *Tcheou li*, et qui est de cuivre et d'étain par parties égales (cf. Hirth, *Chinese Metallic Mirrors*, p. 218), n'a jamais, je crois bien, été constatée dans la réalité. On admet généralement que les miroirs des Han ont une composition moyenne de 75 % de cuivre et de 25 % d'étain. Pour des miroirs trouvés dans le Nord de Kynshn, M. Tomioka (p. 202) indique 65 à 68 % de cuivre, et 25 à 30 % d'étain, le reliquat étant du plomb et du zinc. C'est là une composition très différente de celle indiquée dans St. Julien et Paul Champion, *Industries anciennes et modernes de l'empire chinois*, p. 64, qui s'applique sans doute à des miroirs modernes, et où

ne trouve rien dans son beau travail: c'est celle des miroirs doubles. J'ai vu à Pékin, chez un archéologue japonais, deux miroirs doubles, l'un complet, l'autre réduit à un seul de ses éléments. Le second miroir, plus petit et garni à son rebord extérieur de quelques boutons disposés sur la tranche, s'encastre dans le rebord saillant du plus grand. Le type de la décoration était ancien, genre Han ou «Six dynasties». J'ignore la raison de cette disposition. Les boutons saillants, qu'ils soient placés sur la face des miroirs ou sur la tranche, sont appelés 鈴 *ling*, «grelot»; de là le nom de 鈴鏡 *ling-king*, «miroirs à grelots», donnés aux miroirs qui ont ainsi sur la tranche ces boutons saillants, le plus souvent au nombre de 5 ou 6, parfois aussi de 4 et de 7¹⁾. Le type de ces «miroirs à grelots» serait-il sorti primitivement des miroirs doubles? D'autre part, nous manquons encore de données sur des miroirs dits 夾鏡 *kia-king*, «miroirs doubles», et qui seraient constitués de deux moitiés appliquées l'une contre l'autre, mais en laissant au centre un certain vide entre elles²⁾. Comme on le voit, même après les recherches

il y aurait 30 % de zinc contre 50 % de cuivre et 16 % d'étain. On est encore fort mal renseigné sur l'histoire du zinc en Chine (cf. B. Laufer, *Sino-Iranica*, 514—515), et le fait certain est que l'ancienne langue chinoise n'a pas de caractère écrit spécial pour désigner le zinc. Mais la présence du zinc dans les alliages anciens montre qu'on devait utiliser certaines minéraux à base de zinc. Je ne sais sur quoi repose l'affirmation de Stan. Julien (*Industr. anc. et mod.*, p. 46) que le zinc est désigné en Chine sous le nom de «plomb japonais»; il paraît y avoir là quelque méprise. Je n'ai pas actuellement à ma disposition le *T'ien kong k'ai wou*, qui est à la base des traductions de Julien, mais les noms usuels du zinc en Chine, au XVII^e et au XVIII^e siècle, sont 白鉛 *pai-k'ien*, «plomb blanc», et surtout 亞鉛 *ya-k'ien*, «second plomb» (encore que cette dernière expression manque dans le dictionnaire de Giles); les savants contemporains emploient un caractère nouveau, 鋅 *sin*, qui est une transcription de «zinc».

1) Cf. par ex. le miroir de 1052 reproduit au 1^{er} ch., f^o 15 r^o, de M. Lo Tchen-yu, et les 15 miroirs qui occupent les planches 92 et 93 de M. Tomioka.

2) Le nom de *kia-king* est emprunté au *Po kou t'ou*. Voici ce que dit à ce sujet la préface de M. Lo Tchen-yu: «Quelques années plus tard [après 1898], me trouvant temporairement à Wou-tch'ang dans la résidence officielle de Touan-fang, de son titre posthume Tchong-min, je vis un miroir de [la période] *hi-p'ing* (172—178) qui était conservé par M. 錢 Ts'ien de Siang-yang. Il était d'une fabrication tout à fait spéciale. Quand on le

chinoises et japonaises dont le livre de M. Tomioka nous donne les résultats, l'étude des anciens miroirs métalliques de l'Extrême-Orient est loin d'être achevée¹).

P. PELLIOU.

Professeur PANDURANGA S. S. PISSURLANCAR, *Recherches sur la découverte de l'Amérique par les anciens hommes de l'Inde*, Sanquelim-Goa, 1920, in-8°, pp. 22.

La fantaisie humaine est sans limites, et les légendes ont la vie dure. L'honorable Hindou qui a écrit la présente brochure cite une série de textes indiens où les indianistes verront clair sans nous. Mais il invoque aussi les textes chinois, et là nous devons crier casse-cou. D'après l'auteur (p. 19), il y a un récit chinois « écrit en 502 par un moine bouddhiste de Caboul, appelé Hui Shen » et qui montre qu'« en 499 de l'ère chrétienne un prêtre bouddhiste, natif de Caboul, nommé Hui Shen, est allé de la contrée de Fou-Sang à King-chow, situé sur la rivière Yang-tse »; d'après le même « Hui Shen », « en 458 de l'ère vulgaire, y furent [à Fou-sang] de Caboul cinq bhikshous » qui y propagèrent le bouddhisme jusque-là inconnu. Pour l'auteur, le Fou-sang est naturellement l'Amérique.

Faut-il rappeler le caractère légendaire du récit de l'ambassade de Houei-chen? Soi-disant, Houei-chen (qui, entre parenthèse, n'est dit nulle part originaire de « Caboul ») est arrivé à King-tcheou en 499, sous les Ts'i du Sud, mais l'*Histoire des Ts'i du Sud* est muette à ce sujet, et l'événement n'est raconté que dans l'*Histoire des Leang*, rédigée au début du VII^e siècle. Ce récit prêté aux fonctionnaires du Fou-sang un titre non chinois de *touei-lou* qui se retrouve dans

cognait du doigt, il rendait un son comme s'il eût été vide à l'intérieur. Je compris alors seulement qu'il existait encore [des miroirs du type] de ceux que le *Po kou t'ou* appelle des *kia-king* ».

1) Aux p. 239—241, M. Tomioka reproduit un article curieux, encore que peu critique, paru dans un journal chinois et consacré à une importante trouvaille archéologique faite en 1916 au Kouang-tong dans une tombe d'un 越王 « roi de Yue ».